



MUSICIENS

et DANSEUSES

“Un peuple disparaît avec ses lois, ses mœurs, sa politique, ses conquêtes ; il ne subsiste de son histoire qu’un morceau de marbre ou de bronze, et ce témoin suffit”. Cette profonde pensée de Fromentin devrait être toujours présente à notre esprit lorsque nous faisons un pèlerinage dans un musée. Sans doute, certaines œuvres, et en premier lieu celles des arts plastiques, satisfont par elles seules notre émotion, et nous ne voulons pas chercher au delà.

Pour l’Orient de l’époque musulmane, nous devons être plus exigeants et faire oraison, si l’on peut dire. Beaucoup d’aspects de cette civilisation ne nous sont pas familiers pour une raison bien simple : nous connaissons mal la littérature arabe. Rares sont les écrits d’imagination accessibles par des traductions, et les ouvrages historiques nous déconcertent par l’afflux des noms propres, le cumul des guerres et des révolutions de palais.

Il ne s’agit pas pour nous de faire un procès de tendance en parlant de la cécité des écrivains arabes. Nous formulons une observation plus banale : nous n’avons pas facilement sous la main les textes voulus pour nous renseigner sur le décor de la vie ou sur les costumes. Cette constatation nous est, en ce pays, d’autant plus pénible que les bas-reliefs reproduisent avec abondance des scènes de la vie privée des anciens Égyptiens.

Nous pouvons toutefois confronter avec les pièces de nos musées certaines descriptions plus enthousiastes que précises. Elles serviront à montrer que des documents curieux sont moins inattendus qu'ils ne le paraissent au premier abord. Les manifestations des périodes toulounide et fatimide perdent par leur profusion même leur caractère exceptionnel et nous sommes amenés à penser qu'elles représentent l'atmosphère d'un temps. Une anecdote concernant un calife de Damas est assez significative : comme il aimait la table et les femmes, les Damasquins s'entretenaient volontiers, sous son règne, de bonne chère et de jolies filles.

Le fils d'Ibn Touloun fit agrandir le palais que son père avait fondé près de sa mosquée. Un pavillon nouveau, qu'on appelait la Maison dorée, possédait sur ses murs des décorations sculptées et peintes, où se mêlaient les teintes d'or et de lapis et où les motifs étaient répartis d'une manière exquise. Des statues en bois peint, plus grandes que nature s'élevaient sur ces murailles. Elles représentaient les favorites et les chanteuses de la Cour. Leurs têtes étaient ceintes de turbans incrustés de pierres fines, que surmontaient des diadèmes en or pur, et à leurs oreilles s'accrochaient de lourdes pendeloques. Sur leurs corps étaient peintes les robes les plus somptueuses.

Deux cents ans plus tard, on nous conte une plaisante histoire. Dans la chambre où il se retirait, loin des soucis du pouvoir, un ministre fatimide avait fait installer huit petites statues en deux groupes se faisant face. Quatre d'entre elles étaient blanches, en camphre ; les autres, modelées en ambre, étaient noires. Le plus étrange, c'est qu'un mécanisme leur faisait incliner la tête pour saluer le maître dès son arrivée ; elles relevaient le visage au moment où il s'asseyait.

Bien entendu les auteurs arabes s'extasiaient sur le palais des califes fatimides et nous voudrions au passage rappeler les bois sculptés qui en proviennent. Ces boiseries, justement célèbres, offrent, dans des compartiments, une collection de scènes qui voisinent d'une façon originale : chasses, séances de musique, de danse, de beuveries. Les artistes qui les ont imaginées n'ont pas abandonné leur besoin d'équilibre et de jalonnement méthodique. Certains médaillons procurent même des groupes de bêtes affrontées, les unes figées dans des postures d'un beau calme, mais la plupart sont traitées avec un sens aigu du mouvement.



Le rythme général est constant, avec l'alternance de petits polylobes et d'hexagones oblongs. Ce contraste de la répartition va de pair avec l'harmonie des figurations qui se répètent symétriquement à droite et à gauche d'une scène centrale. La décoration, méplate, se développe sur deux plans : petits personnages, animaux et oiseaux, s'enlèvent sur un fond de rinceaux et de feuilles trilobées au relief moins accusé. Chacune des scènes dialoguées est doublement isolée par son cadre et par les animaux qui les flanquent. Leur diversité est un charme de plus : ce sont, dans l'ensemble, les représentations des divers incidents qui pouvaient meubler la journée du monarque.

Car en regardant ces extraordinaires merveilles, il convient par l'imagination de les situer dans leur emplacement, au palais des califes fatimides et ne pas y voir des panneaux découpés au petit bonheur pour être installés au mur d'un musée.

Les deux petits panneaux que nous reproduisons ici représentent, l'un, un flûtiste assis et un tambourinaire dansant ; l'autre, un luthiste et une danseuse. Cette dernière se livre à son art avec frénésie ; elle est toute proche de la détente finale et semble poussée par un irrésistible besoin de danser.

Ces bois, d'une sobriété très étudiée, sont des chefs-d'œuvre de l'art de la silhouette, pour laquelle le fini d'un drapé n'était pas concevable. Ce qu'il faut admirer, c'est la simplicité des procédés par lesquels ces sculpteurs ont évoqué devant nous deux pas de danse d'une intense vivacité.

Nous en voyons une autre expression sur un morceau de tissu de laine. Malgré la pose rigide et conventionnelle, que précise la géométrie des bras, opposés en équerres contrariées, cette danseuse aux castagnettes a été saisie au moment d'un violent soubresaut, l'envol de l'écharpe l'atteste.

Quant à la femme elle-même, Flaubert l'a vue à Kéneh dix siècles plus tard : "une grande et splendide créature, avec des des bourrelets sur les flancs, des yeux démesurés, des épaules larges et solides, des seins abondants".

A cette étoffe en mauvais état nous joignons un tesson de poterie, mais bien évocateur malgré son état fragmentaire. Une danseuse a été surprise au moment où elle fait passer une jambe sur l'autre. Le peintre a montré un peu gauchement ce mouvement, et la proéminence de la hanche droite nuit à la grâce de l'ensemble. Nous recourons encore à Flaubert : "Elle s'enlève tantôt sur un pied, tantôt sur un autre, chose merveilleuse ; un pied restant à terre, l'autre se levant passe devant le tibia de celui-ci, le tout dans un saut léger". Cette ballerine reste gracieuse par son attitude générale et l'élégance de ses gestes, bien que le peintre ait traité le corps de cette femme à la diable, telle qu'il peut l'avoir vue, sans flatterie. Nous approchons d'un certain réalisme, en tout cas, dépourvu de méchanceté.



Mais des concerts de musique avaient lieu sans le concours de la danse. Un premier plat en faïence à reflets métalliques dorés nous montre un guitariste assis, le buste haut et rigide. Le grand artiste a été prié de se faire entendre et ce virtuose professionnel a revêtu son plus beau costume. Tout compte à ses yeux et il veut aussi passer pour l'arbitre des élégances, grâce à son volumineux turban et au semis de fleurettes sur de larges manches. Il a ramené avec beaucoup de soin sa jambe droite sous son corps et sa pose vise manifestement à l'effet il est aussi soucieux de son attitude générale qu'assuré de son talent. : On sent qu'il va rester guindé pendant l'exécution de son répertoire, dans une posture grave et autoritaire, le cou très dégagé, le visage tourné de trois-quarts, le masque hautain, le regard lointain et pensif, l'air vaguement ennuyé, avec un soupçon de fatuité. Les compartiments vermiculés forment un fond de décor d'une délicieuse légèreté ils mettent en valeur le personnage principal, bien centré, mais aussi des détails qui nous auraient échappé dans la réalité banale, les feuilles lancéolées et surtout l'aiguière. La présence de cet accessoire me paraît ne pas manquer d'ironie : c'est la carafe d'eau indispensable au conférencier.



Passons à un autre musicien, qui forme un contraste frappant avec le précédent. Ce joueur de mandoline s'est comme insinué au fond du plat : pour prendre moins de place, il s'est pelotonné en boule, et le rebord du plat semble l'avoir contraint à incliner la tête. Cette attitude alanguie, la gravité du visage, s'allie à une expression mélancolique et rêveuse, à laquelle la bouche en accolade n'est pas étrangère. L'artiste paraît ensorcelé par la mélodie qui s'échappe de son instrument. C'est d'une façon presque distraite que ses doigts fuselés effleurent les cordes.

Les deux musiciens ont un air absent, mais si le premier est avantageux et satisfait, le second est vivement ému des sons dont, par une modestie toute naturelle, il ne s'attribue nullement le mérite.

C'est bien malgré moi que j'ai pensé à un des violonistes du fameux *Orchestre* de Degas. Je ne méconnais pas le danger de semblables rapprochements, qui font fi de l'espace et du temps, mais je constate que le céramiste fatimide possédait tous les secrets de son métier.

On pourrait intituler ce plat l'*Emotion musicale*, et je donnerais au précédent, que je considère comme une caricature de grand style, le titre le *Virtuose mondain*.

L'art pictural des artistes de l'Islam est surtout anecdotique, il prétend fixer un instant, puisqu'il s'agit souvent de peintres d'histoire. Saluons donc dans ces deux tableaux leur tendance réussie à l'universel.

Enfin les danseuses reproduites ici sont saines, et nulle idée érotique n'a guidé la main des artistes. L'opulence très marquée des seins de la ballerine aux castagnettes accuse une certaine sensation de volupté. Mais leur aisance, la liberté apparente de leurs gestes, l'agilité de leurs mouvements constituent un hymne à la joie et à la grâce.

Par quelques exemples empruntés au Musée arabe du Caire, nous mesurons la place que tenaient la musique et la danse aux yeux de la société de l'Égypte médiévale. Elles ont été évoquées par les peintres et les sculpteurs avec des accents d'une grande poésie, et leur langage nous permet d'apprécier le goût d'une époque. En présence de ces choses exquises, nous sommes attristés de ne rien savoir des créateurs, de leur milieu social, des ateliers dans lesquels naquirent, puis se formèrent leur expérience et leur talent. Les œuvres se présentent toutes seules à notre analyse et à notre admiration. Leurs auteurs étaient gens de qualité: "Les souverains, a dit Stendhal, ont, en fait de goût, un grand avantage, c'est d'être entourés, en artistes, de l'élite de ceux qui vivent de leurs jours".

GASTON WIET

